

# DELHIA - DREUX - 19 ANS

## Oppenheimer de Christopher Nolan

L'Histoire ne cesse de se répéter. Il est donc nécessaire de s'en souvenir. Seulement, un souvenir diffère d'une personne à une autre. Toutes ces sensations qui nous sont propres, sont complètement étrangères à une autre. Et de cette guerre qui a maintenant eu lieu il y a près d'un siècle, il ne nous reste plus que ces sensations pour nous l'imaginer. Même en décortiquant une période de la vie d'Oppenheimer, il nous est impossible de saisir la palette d'émotions se cachant derrière ces mots froids. Ces rapports qui ont d'abord servi au FBI puis à un auteur et enfin à ce réalisateur. Une méthode proche de celle des documentaristes, appliquée à une fiction troublante de réalisme. Christopher Nolan s'est emparé des films de guerre pour non pas montrer leur violence physique mais psychique. Il ne nous raconte pas l'histoire d'un homme ayant créé une bombe mais plutôt les souvenirs d'un homme tourmenté.

Pour cela, il ne se prive pas et au contraire exploite au maximum les moyens qui lui sont donnés. Pourtant, le réalisateur n'exagère rien. Tout dans sa réalisation mérite d'être contemplé.

L'explosion qui ne dure que quelques secondes est un aboutissement de presque trois années de travaux. Les acteurs tentent de se confondre avec leur personnage. Chaque mouvement, chaque respiration, chaque élément est mis en exergue. Et tout cela avec un encrage profond dans la réalité se manifestant par de véritables explosions, des décors en extérieurs et quelques mots qui ont été un jour prononcé par un de ceux-là.

J'ose ainsi dire qu'il a réussi à recomposer l'ekphrasis au cinéma. Il ne se contente pas de nous retranscrire ce qu'il a lu. Ce qui est réel. Il nous raconte une histoire qui n'a pas existé. Il interprète cette histoire et comment celui qui l'a vécu aurait pu la voir. Les souvenirs priment sur la vie d'Oppenheimer qui ne sert plus que de prétexte. Des souvenirs trompeurs auxquels, Christopher Nolan donne vie. Il met en majesté chaque opération audiovisuelle en nous donnant à voir un amas de sensations. Il exploite le son, la vue presque le toucher et l'odorat avec ces images de pellicules d'une beauté éclatante. Il ne cache pas le côté lacunaire des souvenirs et préfère l'exploiter pour montrer la beauté du montage, partie intégrante d'un film en leur donnant un sens simple à comprendre et véritable.

L'image est plus belle que la réalité. Et le souvenir est plus douloureux que l'évènement. Plutôt qu'une morale, ce film apparaît comme un topos.

# BRESIL - TOURNON ST MARTIN - 19 ANS

## Barbie de Greta Gerwig

Le film Barbie titre qui intrigue déjà forcément, un côté provocateur et décalé et un casting parfait. Mention spéciale pour Margot et Ryan qui sont fait selon moi, pour jouer Barbie et Ken.

J'ai beaucoup aimé, je trouve le concept génial, une typologie de film intéressante, à cheval entre l'humour décalé et/ ou premier degré et la comédie musicale....

Barbie traite avec légèreté de sujet d'actualité tout en y ajoutant une touche de nostalgie, ce qui rend l'expérience divertissante, drôle et intéressante. Avec un humour excellent.

Visuellement, Barbie est un trésor, avec des décors en plastique rose conçus pour imiter l'esthétique des jouets Barbie. Le résultat est une plongée nostalgique dans l'enfance qui sert à la fois de toile de fond à l'histoire et de métaphore pour les thèmes plus profonds du film.

En effet une part du public s'emblaient s'attendre à un film probablement plus "traditionnel", sauf qu'à la place des licornes et des chat disparu cette fois Barbie aborde les thèmes de l'existentialisme, du féminisme, du patriarcat et plus globalement de la masculinité ce qui fait que je trouve ça génial.

Le côté auto-dérisoire du film face du monde "parfait" et toujours joyeux vendu par Barbie depuis toute ces années est très bien retranscrit et Ken (celui de Ryan Gosling) est très bon dans ce rôle du "boy parfait/simplet". Margot Robbie offre également une prestation à la hauteur avec une plastique et un jeu d'actrice plus que parfait pour ce rôle. Le reste du casting est tout autant bon et on est surpris de quelques petites apparitions inattendue comme par exemple des acteurs et actrice qu'on pourrait retrouver dans d'autres séries de films.

Le seul point qu'on pourrait reprocher au film est peut-être d'avoir tiré en longueur les 20 dernières minutes mais rien qui ne vienne entacher l'expérience.

Pour parler un peu de la qualité du film. Je trouve que le film est très bien tourné le script, la lumière, les couleurs et les effets spéciaux sont très bon. C'est ce qui fait toute la magie du film.

En conclusion Barbie est un bon film pour les ado et adultes avec des très bon acteur et actrice (les enfants peuvent le voir sans finir traumatisés mais n'auront pas les subtilités qui font la qualité du film).

# LOUIS - RUAN SUR EGVONNE - 18 ANS

## Oppenheimer de Christopher Nolan

Cet excellent film pourrait très bien être analysé dans des écoles de cinéma. Les plans sont magnifiques comme l'essai Trinity. En effet, il y a une cassure entre le son (nous n'entendons plus que le souffle), la musique (c'est le seul moment du film où il n'y en a pas), les paroles (Oppenheimer ne pense pas ce qu'il dit par la suite dans son discours) et les lumières qui deviennent aveuglantes. La déflagration attendue est remplacée par un silence hypnotique et hypnotisant. Les effets visuels exceptionnels n'ont pas été réalisés par effets spéciaux, ce qui rend très bien à l'écran, et cela mérite d'être applaudi.

La fission est très présente notamment avec la manière de filmer: en noir et blanc représentant la vision de Lewis Strauss comme pour montrer que le monde n'a pas retenu son récit, sa version, alors que celle d'Oppenheimer est représentée en couleur, pour montrer que c'est bien lui qui connaît la postérité.

L'opposition entre ces 2 femmes est intéressante: Jean Tatlok est représentée très souvent nue (alors qu'il n'y en a pas avec sa femme Kitty) pour sublimer à la fin le fait que ce n'est pas parce qu'il n'y a pas de nudité, qu'il n'y a pas de rapprochement émotionnel avec sa femme. Celle qui le connaît le mieux c'est Kitty qui apporte le plus d'émotions. En effet, le rapport à la physique est différent: le physique de nudité avec sa maîtresse, et le domaine de la physique avec Kitty. Pour tout dire, l'amour charnel du couple n'est même pas montré, pas même sur la représentation de celui-ci: le bébé. En effet, il n'est pas montré, comme pour indiquer que le seul bébé d'Oppenheimer est la bombe, soulignant l'expression "Père de la Bombe Atomique". Ainsi, le fait qu'il ne sache rien du largage de la bombe accentue la violence que peut sentir ce physicien.

La musique de Ludwig Goransson doit être soulignée car elle emporte le spectateur avec ces bruits envoûtants et qui peuvent rapidement être dissonants (avec l'utilisation du violon). De plus, la musique est insérée dans le récit d'Oppenheimer (comme l'image qui est sa vision). La musique est donc intérieure montrant que ce personnage est tiraillé.

Les acteurs jouent leurs rôles à la perfection notamment Cillian Murphy, Robert Downey Jr. ou Emily Blunt. De plus, les petits détails sont du pur plaisir (les accents en VO, les ressemblances historiques)

Les scènes sont très intéressantes à analyser: celle de la pomme empoisonnée étant une référence biblique: celle de la tentation. Tout au long du film, les tentations sont présentes: les femmes, épouser l'idéologie communiste, ou la tentation de créer une arme encore plus destructrice (Bombe H avec Teller), la pomme est aussi le symbole de la naissance comme pour indiquer qu'un nouveau monde va naître fondé sur l'équilibre de la terre.

Une autre scène très intéressante, et alarmante: ce sont les petites gouttes de pluie, qui ondulent sur le sol et qui renvoient à la scène finale de bombes qui pleuvent sur la Terre. Ce film permet de réfléchir sur le monde, notamment à notre époque avec la guerre en Ukraine.

Quelle responsabilité avons-nous vis-à-vis de nos propres inventions? Notamment les Intelligences Artificielles, la robotisation,... qui sont des inventions éthiquement contestables vis-à-vis de notre humanité. Après la sortie de ce film, personne n'en sort indemne: c'est cela le cinéma. Il s'est imposé dès sa sortie comme une œuvre incontournable du 7<sup>e</sup> art, dépassant les blockbusters fades et répétitifs. Il le mérite, et c'est le plus beau film, le plus touchant, le mieux réalisé que j'ai vu de ma vie.

# JEREMIE - MAREAU AUX PRES - 24 ANS

## Marcel le coquillage (avec ses chaussures) de Dean Fleischer-Camp

Les grandes institutions cinématographiques semblent, aujourd'hui encore, avoir énormément de mal à considérer l'animation comme autre chose qu'un genre de film (ou est-ce tout simplement du mépris... ?). Au côté des films d'action, des comédies et des drames, on retrouve la catégorie des films d'animation, généralement reléguée à celle de «film pour enfants ». Il suffit de citer un tweet de Guillermo del Toro (La forme de l'Eau, Le Labyrinthe de Pan...) pour se rendre compte à quel point le lien erroné entre film d'animation et film pour enfant est ancré et persistant dans l'industrie du cinéma et, par extension, dans notre esprit : « Animation is a medium, not a genre- nor an interest for kids & families only », qui se traduirait par quelque chose comme « l'animation est un médium, pas un genre - ni un centre d'intérêt réservé aux enfants et à la famille ». C'est d'ailleurs une phrase qu'il a également prononcée lors de son discours de remerciement aux Oscars en 2023, après avoir reçu l'Oscar du meilleur film d'animation pour son film Pinocchio, catégorie qui a par ailleurs été créée en 2002 dans le seul et unique but que le film Shrek ne rafle pas le ô combien sacré Oscar du meilleur film, récompense accessible uniquement à un VRAI film avec des VRAIS acteurs et des VRAIES émotions. Il semblerait pourtant, étonnamment, que ce soit précisément ce médium de l'animation qui soit le plus à même de transmettre et faire ressentir au spectateur des émotions d'une façon unique et d'une puissance inégalable. Comme si le fait de pouvoir montrer, raconter, transmettre littéralement tout ce que l'imagination humaine permet de créer à travers des personnages et paysages animés ouvrait des portes et canaux émotionnels autrement clos.es et inaccessibles...

C'est par exemple le cas, vous me voyez venir avec mes sabots absurdement surdimensionnés, de la perle Marcel the Shell With Shoes On. Pour faire court, car le plus simple reste d'aller voir le film par soi-même, dans ce documentaire fictif, on suit Marcel, un petit coquillage vivant avec sa grand-mère Connie dans une maison voyant passer des locataires, humain pour leur part, les uns après les autres. C'est le cas de Dean, qui se met en tête de filmer la vie de cet attachant duo de coquillages, faisant abstraction pour un temps de sa propre vie et de la relation en demi-teinte qu'il entretient avec sa compagne. Marcel et Connie vivent une vie simple, douce, calme, au rythme des saisons et de la floraison des plantes cultivées dans leur petit potager, diamétralement opposée à notre rythme de vie effréné, capitaliste et consumériste. Le film s'intéresse surtout au personnage de Marcel, qui nous fait entrer dans son intimité en partageant sa routine et ses ingénieuses techniques de survie dans un environnement surdimensionné qui n'est clairement pas adapté à sa taille. On se prend tout de suite d'affection pour ce petit coquillage innocent à un œil, qui met des baskets, dort entre deux tranches de pain de mie et ne rate pas une occasion de partager ses conseils de vie et citations préféré.es.

Marcel The Shell est, entre autres, un film sur la quête de sens, sur le deuil, sur l'amitié et la famille : en somme, un film sur la vie. Dès lors que vous entrez dans la salle obscure de projection (ou, à défaut, votre salon, plus ou moins obscur), vous pénétrez dans une bulle de bienveillance coupée du monde extérieur qui, mis à part une légère déshydratation au niveau des deux yeux, vous fait le plus grand bien. Un véritable air frais, malheureusement assez rare et peu distribué en France, qui souffle sur les sorties cinématographiques de cette année.

**LUCAS - ST JEAN DE LA RUELE - 18 ANS**

## **Oppenheimer de Christopher Nolan**

Ce film est grandiose, on à l'habitude avec Christopher Nolan.

Ce biopic est beau, grand, imposant... Mais la grandeur du film, fais parfois de l'ombre à certaines fautes de rythme.

Cette grandeur absolue que s'impose Chris Nolan et son jusqu'au-boutisme nous donne l'impression parfois qu'il ne film que pour lui et nous délaisse devant son sujet sans vouloir nous l'approprier.

Mais si le fond n'est pas toujours constant, on garde, grâce à la forme des images magistrales et un casting inattaquable mené par un Cillian Murphy au sommet, un plaisir indéniable devant cet Oppenheimer historique.

# JUSTIN - FONDETTES - 18 ANS

## Oppenheimer de Christopher Nolan

« Ceci n'est pas une nouvelle bombe, c'est un nouveau monde »

Pour écrire sur le film "Oppenheimer" de Christopher Nolan, ayant illuminé nos salles de cinéma en France en juillet dernier, il est de rigueur de prioriser l'aspect scientifique qui demeure l'élément central du film. Il convient de souligner que cet opus, est tout d'abord une exploration scientifique, puis évolue progressivement en un événement géopolitique qui a profondément secoué notre perception de l'humanité. Effectivement c'est Robert Oppenheimer ( 1904 – 1967 ) qui a orchestré la réalisation du projet Manhattan, dont la mission primordiale consistait à engendrer et développer l'arme nucléaire aux États-Unis. Le film éponyme parvient avec brio à fusionner ces deux thématiques centrales, mettant en lumière les investigations de la communauté scientifique de l'époque ainsi que les enjeux politiques du Maccarthysme, dont les retombées ont affecté le scientifique en question.

Le réalisateur Christopher Nolan érige un contraste entre la personnalité d'Oppenheimer et les aspects politico-sociaux de la traque des communistes, également connue sous le nom de Maccarthysme, du nom de son instigateur, Joseph McCarthy. En effet, Nolan dresse le portrait d'Oppenheimer en homme réservé et modeste, mais nullement dépourvu d'ambition, exposant ainsi la discrétion qui entourait l'élaboration du projet Manhattan. Par la suite, il ancre le récit dans l'ère de la guerre froide, marquée par l'excentricité du maccarthysme. L'essai initial de la bombe nucléaire, baptisé Trinity, constitue une illustration magistrale de la psychologie d'Oppenheimer. Nolan nous offre ici une mise en scène silencieuse, dépourvue de bruit, renvoyant subtilement au moment de l'impact de la bombe atomique dans le film d'animation japonais "Barefoot Gen" de Mori Masaki, sortie en 1983, qui dépeint le vécu d'une famille japonaise confrontée à la bombe nucléaire d'Hiroshima. Cet essai évoque la discrétion entourant l'élaboration du projet Manhattan, niché en plein cœur des États-Unis, dans l'Arizona. La partition poignante et semis angoissant du compositeur suédois Ludwig Göransson traduit avec brio la singularité de ce programme.

Par ailleurs, Nolan prend le temps de nous éclairer en détail sur les avancées scientifiques de cette époque d'après-guerre ayant abouti à la création de la bombe atomique. Il met en avant plusieurs savants éminents ayant contribué à diverses percées scientifiques, voire ayant indirectement contribué aux avancées de l'élaboration de la bombe nucléaire, à l'instar d'Albert Einstein et de Werner Heisenberg (ayant inspiré le pseudonyme de Walter White dans la série à succès "Breaking Bad"). La décision de Nolan de se focaliser principalement sur les recherches de l'élite scientifique du milieu du XXe siècle et la genèse de la bombe s'avère captivante, car au final, il place au second voire au troisième plan les conséquences causés par cette arme atomique. Les répercussions de la bombe nucléaire sont à peine abordées, une ou deux questions à peine traitent de ce sujet lors du simulacre de procès qui s'avère être pour autant le fil rouge du film.

En définitive, le douzième film de Christopher Nolan nous immerge dans la psychologie d'une figure ayant marqué notre histoire. À aucun moment, Nolan ne prend parti envers cet homme ; il nous laisse libres de forger notre propre réflexion sur Oppenheimer. Cette expérience cinématographique convoque le passé tout en nous avertissant quant à notre avenir, comme le met en exergue le dernier plan du film, dépeignant les ondulations de gouttes d'eau à la surface de l'étang où regarde Oppenheimer, symbolisant ainsi l'impact potentiel du nucléaire sur notre planète.

# GABRIELLE - TOURNON ST MARTIN - 16 ANS

## *Le Château solitaire dans le miroir* de Keiichi Hara

Kokoro, le personnage principal, vit un calvaire à l'école. Sans personne pour l'aider, elle préfère rester chez elle, angoissant à chaque fois qu'elle doit s'y rendre. Comme beaucoup d'enfants elle subit un harcèlement qui donne suite à des sautes d'humeurs, des douleurs dues au stress et un décrochage scolaire.

Elle va faire une étrange découverte lorsque son miroir s'illumine et devient un portail qui la mène dans un château isolé.

Arrivée là-bas, elle va faire la rencontre de six adolescents (Subaru, Masamune, Ureshino, Aki Rion, et Fuka) qui vivent une expérience scolaire tout aussi désagréable ainsi que d'une fille vêtue d'une robe rouge et d'un masque de loup.

Cette dernière leur fait part des règles de cet endroit mais aussi de la raison pour laquelle ils sont réunis. Leur but, à présent est de trouver une clé qui permettrait de réaliser n'importe quel vœu.

Tous les personnages sont uniques et différents dans leur manière de voir la vie et l'époque dans laquelle ils vivent.

Le thème le plus représenté est le harcèlement et le rôle des adultes dans cette situation

Mais on y retrouve aussi la rébellion, la construction de sa personne et son évolution avec Aki, la passion et les rêves des adolescents avec Rion ou Masamune.

Le mal-être et le fait que les adultes ne les comprennent pas forcément.

Il critique également la superficialité et le matérialisme de nos jours et nous montre qu'il faut savoir apprendre de ses erreurs.

J'ai trouvé qu'il s'agissait d'un film touchant et magnifique dans son récit, son design des personnages et des lieux.

En tant qu'adolescente, voir ce long métrage dans lequel la représentation des personnages est similaire à la personne que je suis et aux problématiques qui me touchent personnellement, j'ai apprécié que notre image ne soit pas que négative due à l'incompréhension des adultes.

Le fait de voir, une fiction japonaise mêlée à des contes européens était assez surprenante et dangereuse. En effet, cela aurait pu être assimilé à un simple dessin animé pour les enfants, à cause de ce côté plus enfantin. Cependant, la mise en place de ce mélange a été subtile au début et les travers dénoncés plus importants que la présence de ses histoires.

Tout comme les récits racontés aux enfants on retrouve en quelque sorte une morale qui à mon sens serait "Les actions et les mots sont gravés dans la mémoire de chacun avec une intensité différente. Celui ou celle qui les ressent plus n'est pas plus faible, il est important de réfléchir avant d'entreprendre quoi que ce soit".

## ELEANOR - VEIGNE - 20 ANS

### *Fifi de Jeanne Aslan, Paul Saintillan*

J'ai récemment visionné le film FIFI .

J' ai réellement apprécié suivre l' histoire de Sophie. Il permet de sensibiliser les gens à la difficulté rencontrée dans certains milieux de vie de la classe populaire. Plongé dans son quotidien il ouvre l' esprit sur une vie remplie d' obstacles. C'est une lutte incessante contre son statut social et la force le courage la détermination nécessaire pour finalement réaliser ses rêves.

Ce film prouve qu' avec de l' ambition, chacun peu parvenir à trouver un sens et le bonheur dans sa vie même si le destin semble compromis. Fifi jeune fille dotée d' un caractère à tout épreuve sait prendre en main sa vie et ses de ses frères et sœurs afin de s autorisé à être libre.

C'est un film émouvant, réaliste avec néanmoins peut être un manque d' action .

# ROSHIN - BLOIS - 17 ANS

## Yannick de Quentin Dupieux

« Y'A UN HIC »

Yannick est un film réalisé par Quentin Dupieux. En tête d'affiche, dans le rôle de Yannick qui a été écrit pour Raphaël Quenard nouveau visage à succès du cinéma français, il y a aussi Pio Marmai, Blanche Gardin et Sébastien Chassagne. Durant 1h07 de film on peut reconnaître le signature si particulière de Quentin Dupieux, comédie décalée que personne d'autre n'ose faire, lui ose.

Il réussit à nous plonger dans son univers. Un huit clos dans un théâtre, un spectateur prénommé Yannick interrompt la pièce. Il fait part de ce qu'elle lui fait ressentir, de là commence « un argumentaire » sur le fait que la pièce est médiocre et qu'il pourrait, lui, en écrire une meilleure. Tout cela à travers une subtile critique de certains sujets sociétaux, l'art, le monde du travail...

Dès le début, dans la salle on est comme le personnage de Yannick, spectateur d'une pièce médiocre, un surjeu des comédiens, une histoire ennuyante et mal écrite, comme une mauvaise comédie de boulevard.

Pourtant à la place de Yannick, auriez-vous osé interrompre une pièce qui vous fait vous sentir mal ? Lui l'a fait, il l'a fait avec une telle spontanéité que cela en devenait comique. Tant d'émotion dans un dialogue. On rit, on sourit, on est étonné, voire scandalisé...

Mais comment parler de ce film sans parler du personnage qui le porte. Il serai bien subjectif de présenter Yannick comme un personnage singulier, pourtant, attachant, culotté mais à la fois honnête et sarcastique, il critique la pièce, les comédiens, et même les spectateurs, ce qui le rend très drôle.

C'est un personnage qui nous surprend tout au long du film. On retrouve en lui une frustration mêlée de colère probablement liée à son histoire, sa vie personnelle, un besoin de nouer un contact humain dans la salle avec les gens autour de lui.

Puis il va sortir et revenir dans la salle. C'est un moment clef qui fait basculer les spectateurs et nous même dans la position de victime d'une séquestration... Yannick détient une arme.

Et là précisément l'ambiance change, au lieu de le mépriser, ils l'écoutent. Il est tour à tour spectateur et comédien car après avoir flingué la pièce, il anime de nouveau la scène et ses comédiens, finalement une toute autre pièce se joue devant nous, qui je trouve, est la meilleure des trois car il finit par mettre en scène une pièce improvisée.

Le regard de Yannick, la satisfaction, cette fierté de voir son projet se réaliser amène un vague émotionnelle au film et le clôture sur une note touchante pour nous, spectateurs. Yannick enfin se tait et observe. A ce moment là, il n'est plus le fanfaron contestataire qu'il était 1h plus tôt, mais une personne qui a finalement passé une bonne soirée.

Raphaël Quenard arrive par son regard à nous transpercer la poitrine d'empathie pour lui dans cette mise en abîme où l'on se retrouve à la fois spectateur d'un film mais aussi d'une pièce assis dans une salle de théâtre.

Quentin Dupieux a choisi de nous laisser imaginer la fin. Yannick a-t-il eu tort ou raison ? On peut tout ce permettre... dans une fiction.

# GAIA - ST JEAN DE LA RUELE - 24 ANS

## Barbie de Greta Gerwig

« Saviez-vous que Barbie pouvait vous apprendre des choses ?

Le film Barbie est avant tout un film d'actualité : enfants comme adultes peuvent en tirer des enseignements. Les enfants retrouvent l'univers de Barbie, ses poupées, ses décors, et ses accessoires. Les adultes, eux, se voient offrir, en plus de cela, une nouvelle vision de leur jouet fétiche, avec les biais du féminisme et de ce que Barbie incarne.

On pourrait décomposer le film en 3 actes : un premier, avec la critique du féminisme, un deuxième, avec la critique du patriarcat, et un troisième, qui aboutit à une conciliation des deux.

On commence avec l'univers stéréotypé de Barbie.

À Barbie Land, tout est lisse, tout est rose et tout est parfait. Toutes les femmes s'appellent Barbie et tous les hommes s'appellent Ken. C'est un univers 100% féminin, fait pour les femmes, et par les femmes.

Mais un jour, Barbie se réveille et sa journée ne se passe pas comme prévu. Elle se sent changée. Elle ne reconnaît plus son corps, et elle a de drôles de pensées. Quelque chose ne va pas. On lui explique qu'une chose s'est produite, dans le monde réel, qui a entraîné des répercussions dans son quotidien, ici, à Barbie Land. Barbie comprend alors qu'elle doit aller chercher des réponses dans le vrai monde. Elle entreprend un voyage qui va changer le cours de son existence et celui des autres Barbie. Ken, qui ne peut alors, pas imaginer laisser Barbie partir seule, part avec elle.

C'est là qu'intervient le second acte, avec la critique du patriarcat.

Car le vrai monde ne ressemble pas à Barbie Land. On pourrait même dire qu'il est hostile à Barbie. Ken, lui, découvre un monde de possibilités dans cet univers masculin. L'échelle des valeurs a été renversée : les hommes semblent eux aussi avoir leur mot à dire. Mieux que ça, ils semblent avoir le pouvoir. On passe d'un monde rêvé, par les Barbie, dirigé par des femmes, à un monde bien réel, dominé par les hommes. Dans ce monde, on ne veut pas de Barbie. Barbie pourrait semer le chaos, troubler l'ordre des choses. Elle doit retourner dans son cloître, à Barbie Land. Elle ne doit pas voir le monde.

Le retour chaotique de Barbie à Barbie Land pour échapper à ses détracteurs du monde réel signe le troisième et dernier acte, la conciliation du patriarcat et du féminisme.

Ou plutôt de la non - conciliation ... Car les Ken ne sont maintenant plus les mêmes. Ils font preuve d'une masculinité toxique pour trouver un moyen de s'affirmer. C'est une guerre d'égos. Les deux parties, les Ken et les Barbie doivent apprendre à vivre ensemble, à créer une cohésion et à maintenir un équilibre qui ne leur sera pas destructeur.

Dans ce film, les références à la pop culture sont nombreuses et servent la cause féministe.

Pour le choix des acteurs, Margot Robbie et Ryan Gosling sont les deux parfaits représentants des stéréotypes féminins et masculins. Le film est bienveillant. La réalisation respecte Barbie, le jouet et son symbole. Le but n'étant pas de discréditer la firme.

La critique que l'on pourrait émettre sur ce film est d'avoir voulu porter trop de messages à la fois. Le film laisse peu de place à l'imagination et manque, à mon sens, de subjectivité. »

# JEANNE - ISSOUDUN - 17 ANS

## Toni en famille de Nathan Ambrosioni

Toni, femme et maman élève seule ses cinq adolescents aussi bruyants qu'attachants. Alors que ses deux plus grands passent leur bac et vont quitter le domicile familiale pour commencer leur nouvelle vie, Toni elle se questionne sur son avenir. Entre embrouilles d'ados et crise personnelle, on suit cette famille qui en 1h30 nous fait pleurer, rire et nous incite à la remise en question sur la place de la famille.

Si tous ces éléments sont réunies au sein d'un même synopsis, alors on peut assurément me compter parmi les spectateurs en salle. J'affectionne particulièrement les comédie, car il est très agréable à regarder une nouvelle fois en famille un dimanche sous la couette. C'est également dans ce genre de film, tel que *barbecue* de Éric Lavaine, où *C'est quoi cette famille ?!* de Gabriel Julien-Laferrière qu'il est le plus facile de s'identifier. En effet, la famille, qu'elle présente des liens de sang ou non est toujours au cœur de ces histoires ! Et bien sur chaque membre de la fratrie se présente avec un caractère bien à lui. Que ça soit un personnage explosif comme Timothée ou alors un personnage plus tempéré comme Olivia. Chacun se reconnaît donc à travers son double de l'écran.

L'une des nombreuses raisons qui pousse également un spectateur à choisir le nouveau film de Nathan Ambrosioni plutôt qu'un autre, c'est l'ensemble de l'aspect technique : les lumières, la bande son, la variétés de plans... En analysant un peu le choix des plans de séquences on remarque que rien n'est laissé au hasard. Tous les choix de séquences servent à appuyer la facilité d'identification et le plaisir du spectateur. On retrouve des lieux de vie commun, que ça soit le salon, la salle à manger, l'entrée... Ces plans « familiaux » sont contrastés par ceux de Camille Cottin, seule en pleine réflexion. Cette direction artistique ne peut que nous rappeler celle prise par Godard dans *Le mépris*. La dimension musical s'impose également dans cette comédie. Grâce à une protagoniste chanteuse et anciennement gagnante de la star'AC, la musique ne peut qu'être une actrice principale de ce film . Avec une bande son chanté par The Weeknd et The Strokes le film est guidé tout son long par une légèreté, que seul la musique apporte. C'est ce mélange dans les choix de réalisation qui accroche le public.

En regardant *Toni en famille* le spectateur à l'impression d'être accueilli dans ce clan, un sentiment de chaleur vient s'installer chez le public. Les scènes les plus simples sont celles qui nous touchent le plus. C'est la main tendu de l'enfant vers la maman chez le dentiste, c'est le uno dans la chambre où c'est même le câlin collectif dans le salon devant un film.. Toutes ces petits moments si intime au sein d'une famille créer cette atmosphère de confort et de cocon familiale qu'on ne veut plus quitter.

Malheureusement, bien que le film présente de nombreux points positifs, il faut bien le reconnaître : le film manque un peu de réalisme. Toni et sa tribu habitent un grand appartement dans le sud de la France. Elle parvient à subvenir aux besoins de ses 5 enfants, elle leur paye des activités extrascolaires et se lance dans une nouvelle formation, le tout avec un seul salaire. Les enfants sont tous toujours parfaitement habillés, les dents bien soignées et les devoirs toujours fait ! Malgré tout c'est bien le seul petit défaut qu'on peut lui reconnaître.

Finalement *Toni en famille* bien qu'il ne soit pas la comédie de l'année, il nous apporte de la chaleur et du réconfort. En s'inspirant de l'univers cinématographique de Liza Azuelos, Nathan Ambrosioni réussit parfaitement à nous faire oublier nos problèmes et s'inscrit pleinement dans la liste des films à regarder avec ceux qu'on aime.

# HALIMATOU - TOURS - 24 ANS

## Le Procès Goldman de Cédric Kahn

Le film "Le Procès Goldman" nous transporte dans une époque tumultueuse, 1975 en France, où de nombreux événements marquants secouaient la nation. Au cœur de cette agitation, émerge un personnage central, Pierre Goldman, décrit par certains comme un rebelle, un fervent militant, mais qui se définit lui-même comme un gangster au cœur noble. Ce personnage atypique se consacre à des causes qui lui tiennent à cœur : prouvée son innocence dans la mort des deux pharmaciennes et la cause des Juifs polonais, dont il est originaire.

L'intrigue démarre avec l'arrivée précipitée de Maître Chouaraqui dans le cabinet de Maître Kiejman. Un courrier est le déclencheur d'un changement crucial dans l'affaire de Goldman. En effet, ce courrier contient la décision de Pierre Goldman de ne plus être représenté par Maître Kiejman, qu'il perçoit comme complaisant et enclin à renier ses origines juives polonaises. Après une conversation convaincante avec Maître Chouaraqui, Goldman accepte finalement d'être défendu par lui, marquant un tournant dans l'intrigue.

La présentation de Goldman dans le film le rend particulièrement attachant. On perçoit en lui une volonté de vivre, mais aussi de se racheter. Goldman est prêt à prendre sa défense en personne pour prouver qu'il n'est pas coupable du vol qui a causé la mort de deux pharmaciennes. Son humanité et sa complexité en font un personnage difficile à détester, malgré les circonstances.

Cependant, le charme du film ne se limite pas à Goldman lui-même. Chaque témoin appelé à la barre apporte sa propre dimension à l'histoire. Certains témoins semblent avoir été présents lors des événements sans réellement en avoir été témoins, ajoutant une touche de mystère à l'intrigue. D'autres témoins ont une relation personnelle avec l'accusé, et voient en lui un reflet de leur propre expérience ou de ce qu'ils auraient pu être. Chacun apporte un éclairage différent sur la personnalité complexe de Goldman et les événements entourant le crime.

Un moment particulièrement émouvant du film est lorsque le père de Pierre Goldman se présente devant les jurés. Cette scène dégage une profonde émotion, car elle met en scène un père défendant son fils contre des accusations de meurtre. Le père exprime non seulement sa foi en l'innocence de son fils, mais aussi sa volonté de prendre sa part de responsabilité et de s'excuser pour les actions de son enfant. Cette scène renforce le caractère profondément humain de l'histoire.

Ce film se révèle être bien plus qu'une simple représentation d'un procès criminel. Il nous confronte à nos propres préjugés envers les personnes différentes de nous. Goldman incarne une multitude d'identités, nous rappelant que les étiquettes ne définissent pas complètement une personne. Le film nous pousse à réfléchir sur notre tendance à rejeter ceux qui ne partagent pas nos origines ou nos croyances. Les plaidoiries dont nous gratifions les avocats de La Défense et de l'accusation sont tous magnifiques, chaque plaidoirie respecte le temps dans lequel se passe l'événement.

La réalisation du film contribue également à son impact. Les choix de mise en scène, tels que les plans fixes et les champs-contrechamps lors des échanges entre Goldman et les jurés, nous plongent au cœur du procès. Ces techniques de réalisation nous font nous sentir comme des spectateurs réels de l'événement, nous faisant momentanément oublier que nous ne faisons que regarder un film

### Le Procès Goldman de Cédric Kahn

Un mois auparavant sortait Anatomie d'une chute et le traitement de la Justice au Cinéma continue de nous tenir, plus encore ce mois-ci avec l'important Procès Goldman de Cédric Kahn. Affaire réelle qui tenait lieu à Paris en 1976 et jugeait de l'implication du militant d'extrême-gauche Pierre Goldman dans le meurtre de deux pharmaciennes. Le récit de ce procès, à huit-clos, devient celui d'une époque, celle d'il y a cinquante ans mais dont les mots puis les maux résonnent toujours dans la nôtre. Aussi froide que maîtrisée, la mise en scène laisse avec sérieux le spectateur juge des plaidoyers. Au grain singulier s'ajoute le format carré de l'image qui brouillent les frontières entre la fiction et la véritable archive. La scénographie austère, loin de nous mettre à distance, est incisive. Un rapport quasi sensible s'établit avec le film et on éprouve encore davantage les émotions qu'induisent chaque temps du procès. Nous sommes embarqués dans la cour, trois fois spectateurs : de l'audience d'abord, du théâtre social s'y superposant mais aussi de Cinéma où dans la salle les silences redoublent et les cris s'amplifient. Toutefois si les jurés contemporains du procès recherchaient la vérité quant à l'affaire judiciaire, notre relecture cinq décennies plus tard est frappée par la justesse de la Justice à revêtir le visage de la société. Les positionnements idéologiques des uns, les opinions des autres sur les autres, cette déjà vague idée de la France, « la vraie », encore entendue hier, nous frappent et nous renvoient à ces combats qui restent. Deux heures pour nous rappeler qu'il ne s'agit pas de croire pour connaître, mais bien d'avoir vu pour mieux penser : témoin comme spectateur c'est formidable de réagir.

Pour décortiquer le braqueur récidiviste qu'il est, l'enfant et l'adolescent qui l'a été le sont aussi puisque, comme l'affirme son avocat, on ne peut le comprendre si l'on ne comprend pas la portée de son histoire familiale. Et son histoire c'est celle d'un enfant d'émigrés juifs en France, des regards croisés sur le sujet ô combien actuel et réactualisé de l'altérité dans le pays.

L'interprétation d'Arieh Worthalter est saisissante à l'instar de l'impitoyable Arthur Harari irrésistible en avocat de la défense. On savoure les bons mots de chacun qui rythment avec habileté le duel de la défense et de l'accusation. Les extrêmes s'opposant, se dresse alors un portrait bien moins impartial sur la Justice et ses procédés qui requiert alors pleinement notre attention, nous captive dans la cour et continue de le faire même sortis de la salle.

En 2023 s'il fallait entendre que nous ne pouvons nous comprendre sans savoir de là où nous venons Le Procès Goldman l'affirme sobrement. Non sans faire l'équilibriste, le scénario évite le ciné-discours et signifie habilement l'erreur commise en ne s'efforçant pas de s'écouter les uns et les autres. Oui, « important » qualifie sans doute justement l'œuvre de Cédric Kahn.

## La Voie royale de Frédéric Mermoud

Dans La voie royale, Frédéric Mermoud retrouve ses racines et propose un cinéma abordant une nouvelle expérience vécu par une jeune étudiante : les classes préparatoires. Après Moka ou Les Complices, deux thrillers existants, il décide de se pencher de nouveau sur les premières expériences vécu par des personnages et de s'intéresser à leur évolution après ce bouleversement. Cependant dans La voie royale, nous retrouvons cet aspect de dynamisme associé au thriller. Le rythme effréné du film, l'enchaînement des actions, le montage, les valeurs des plans... façonnent une atmosphère particulièrement proche de celle d'un thriller, ce qui permet aux spectateurs d'adhérer plus facilement au combat de la jeune Sophie plongée dans un univers de compétition où l'on doit faire partie de « l'élite ».

Ensuite, l'un des aspects cinématographique qui m'a le plus frappé est le cadrage. Les nombreux inserts et plans rapprochés nous plongent dans la vie et le quotidien de Sophie, et nous font adopter son point de vue d'étudiante déterminée à atteindre son objectif, même s'il lui est vague, comme lui rappelle Diane dans la fameuse scène de « rupture » qui se déroule dans la chambre des étudiantes. Je trouve que c'est une utilisation brillante du cadrage pour transmettre les émotions et rapprocher le spectateur du personnage principale. Et en effet cela à marché puisque dans la salle de nombreux jeunes étudiants se sont reconnus dans le combat mené par Sophie en classe préparatoire.

J'ai pu discuter personnellement du film et de mon ressenti avec le réalisateur lors d'une rencontre dans le cadre de cinéclic, l'évènement culturel drouais au sujet du cinéma, et ses réponses sont très intéressantes. Lors du tournage du film, son fils était en classe préparatoire scientifique, ainsi de plus de son travail d'information sur le terrain, il a pu avoir les retours et critiques de son propre fils sur l'atmosphère des prépas. Je trouve que ce travail d'investigation porte ses fruits puisque, mêlé aux performances remarquables de Suzanne Jouannet, il permet de nous transmettre une approche singulière et documentaire des classes préparatoires.

Par ailleurs, l'atmosphère du film m'a fait étrangement pensé au fameux biopic de Mark Zuckemberg de David Fincher : The social Network. L'univers « universitaire », les soirées, la relation entre les étudiants... rapprochent l'ambiance globale des deux films sans compter l'aspect thriller dans le rythme et le côté documentaire. Ce qui m'a beaucoup plus dans ces deux œuvres c'est cet atmosphère encore une fois « universitaire » dans laquelle nous sommes baignés durant plus d'une heure. Ce monde est à la fois loin de nous par sa dimension fictionnelle et par ses périphésies mais aussi assez singulier par sa nature, surtout pour un jeune lycéen comme moi.

En fin de compte, "La Voie Royale" est bien plus qu'un simple film sur la prépa. C'est « une fenêtre sur » la vie, l'amitié, les aspirations et les défis. Cette œuvre m'a profondément touché en tant que jeune passionné de cinéma et grâce à toute l'ingénierie de son auteur, elle m'a rappelé le pouvoir du cinéma : transmettre des émotions, nous emmener dans un autre monde avec des personnages dont nous nous sentons proches.

# AGATHE - CHATEAUROUX - 20 ANS

## *Marcel le coquillage (avec ses chaussures)*

de **Dean Fleischer-Camp**

D'être et avoir quelqu'un dans la vie.

« Tu sais pourquoi je souris tout le temps ? ». Marcel, petit bout de coque à la taille parfaitement adaptée à celle des plantes d'appartement de Dean, questionne encore le jeune homme, avec la spontanéité et la naïveté d'un petit être qui a tout de même perdu, il y a des années, une grande partie de sa famille suite à une virulente dispute des anciens propriétaires des lieux. Marcel se bâtit sur l'ardeur désintéressée de ce coquillage éponyme que rien n'effraie, même pas la famine qui guette ou la grave maladie qui plane sur sa grand-mère, pourtant tout ce qu'il lui reste. Une relation peu commune naît alors entre cette force de la nature et Dean, trentenaire solitaire en pleine déception amoureuse, qui décide de le filmer quotidiennement, comme pour garder une trace de son passage.

L'énergie avec laquelle Marcel entre dans la vie de Dean est retranscrite à l'écran dès le début du film : d'un couloir vide, un coquillage en animation apparaît, secouant la bande-son de sa voix sautillante, accompagnée d'une musique qui donne la part belle aux objets en toujours genre. La caméra se place alors à la hauteur de Marcel qui, alors qu'il ne voulait pas prendre trop de place, inonde l'écran de son enthousiasme : d'un coup, tout devient jeu. Cette mise en scène nous fait savourer la capacité de Marcel à vivre tout dans l'instant présent : pour rester en vie, il semble sans cesse défier le monde réel, trouvant des stratagèmes pour régler, un à un, chaque problème de sa vie de coquillage. Cela lui permet d'être, à son échelle, partie intégrante du monde de Dean.

Cette dernière réflexion est particulièrement approchée par le travail du son. Dans la dernière séquence du film, Marcel se pose à la fenêtre pour écouter le vent siffler dans les feuilles. Il fait alors une remarque surprenante : « ça sonne comme ça parce que je suis là ». En écoutant le monde autour de lui, il y prend part, agissant, malgré sa petite taille, sur la mélodie de la nature... Malgré cela, c'est l'image qui semble plutôt importer à Dean, désormais vidéaste en herbe.

« Tu serais peut-être moins seul dans ta vie si tu rencontrais vraiment les gens au lieu de les filmer ». Précisément, Marcel émet l'idée que l'image nous éloigne peut-être de ce précieux instant présent d'être ensemble. Mais grâce à sa caméra, Dean apprend à connaître Marcel, et plus encore, il semble peu à peu retrouver une sensation oubliée depuis sa rupture : celle d'avoir quelqu'un dans sa vie. De même, les milliers de personnes inspirées par les vidéos virales du coquillage ne l'auraient jamais connu si Dean n'avait pas pris le temps de le filmer. Alors, acte solitaire ou élan philanthrope ? Cette réflexion paradoxale sur la prise de vue documentaire pourrait s'appliquer au cinéma tout entier. En effet, cet art par essence destiné à rejouer le passé, n'offre-t-il pas la sensation vibrante d'avoir, dans l'instant présent, le cœur serré avec celui de chaque autre spectateur de la salle obscure ?

## EMMA - AMILLY - 20 ANS

### Les Algues vertes de Pierre Jolivet

Depuis les années 1970, la Bretagne se voit confrontée à un phénomène polluant les plages et les côtes : le développement d'algues vertes qui s'accumulent et dont la putréfaction libère un gaz très dangereux pour tous les êtres vivants, l'hydrogène sulfuré ou H<sub>2</sub>S. Cette catastrophe sanitaire est accentuée par la crise environnementale qui gronde de plus en plus fort et politiques et entreprises en sont bien conscients. Cependant, et malgré la recrudescence de faits divers tragiques, animaux et humains, reconnus comme étant la conséquence de ces marées vertes, les preuves sont étouffées, les faits niés, la vérité bafouée.

C'est par hasard qu'Inès Léraud, journaliste, reporter et enquêtrice dans des radios nationales prend conscience de cette affaire, quand elle reçoit un dossier recoupant tous ses détails et la demande de venir en Bretagne pour faire la lumière sur ce qu'il s'y passe. Sans une seconde d'hésitation et suivie de sa compagne, elle s'installe en Bretagne et y découvre un phénomène d'une ampleur et d'une complexité qu'elle n'aurait (et nous, spectateurs non plus !) pu imaginer. L'accueil qui lui est réservé est majoritairement très hostile, tant par les agriculteurs déjà au bord du gouffre que par les hommes politiques, soldats-parfois contre leur gré, souvent par opinion personnelle- d'une « guerre économique qui ne dit pas son nom ». Malgré les pressions exercées de tous côtés, les intimidations personnelles et le sentiment d'impuissance, Inès tient bon et ose parler, d'abord à la radio avec ses « chroniques bretonnes », puis de manière indépendante quand sa radio cède à l'intimidation de l'Etat et lui retire son moyen d'expression.

Avec le soutien de sa compagne avec laquelle elle partage des moments tendres et légers qui sont de véritables respirations dans le film, et de civils et activistes partageant ses opinions et sa colère grandissante, Inès Léraud se démène dans cette toile d'araignée aux tenants et aboutissants qui semblent être sans fin. Le film ouvre les yeux sur la complexité de l'affaire et nous fait prendre conscience que rien n'est jamais noir ou blanc. Que chaque agriculteur hostile n'est finalement qu'un homme victime de la production intensive et de la surexploitation au service de l'économie. Que chaque civil préférant ne pas prendre position et crier la vérité n'est qu'un humain ayant dans son entourage un ou plusieurs proches liés à l'agriculture et ne voulant pas leur nuire. Que la balance entre intérêts personnels et morale est vraiment délicate à trouver. Que les solutions ne sont pas simples et souvent pas celles qu'on aurait pu imaginer. Car en effet, la première priorité dans cette affaire n'est pas de stopper la prolifération des algues vertes ou de renverser le système entier, mais d'apporter dignité et reconnaissance aux victimes et aux familles en faisant éclore la vérité. Et c'est dans une scène finale pleine d'humanité et d'espoir que l'on verra avec émotion les choses commencer à bouger.

Pierre Jolivet remplit avec brio ses missions militantes et de vulgarisation en livrant un film subtil et juste, intégrant des personnages aux émotions complexes, une mise en avant de la Bretagne qui se révèle dans certains plans belle et lumineuse malgré le fléau vert et nauséabond qui afflue sur ses côtes et surtout, et c'est sans doute une des fonctions principale et primordiale du cinéma, nous offrant un film qui donne envie de se lever et d'agir.

# LAURINE - LE BLANC - 19 ANS

## La Voie royale de Frédéric Mermoud

Les classes prépa, une voie royale ? Pendant 1 h 47, plongez dans l'univers particulier des khôlles, des DS et des concours.

*La voie Royale* raconte l'histoire de Sophie, jeune bachelière issue d'un milieu agricole et particulièrement douée pour les maths. Ses professeurs lui conseillent de demander une prépa scientifique sur Parcoursup, la plateforme qui gère les affectations post Bac. Victoire pour Sophie qui intègre une prestigieuse prépa à Lyon ! Bonjour les khôlles, les manuels entiers d'exercices à faire pour le lendemain et les centaines de formules à apprendre par cœur ! Dès les premières semaines, les différences de niveaux entre les élèves se creusent, et Sophie qui a toujours majoré en maths au lycée, se retrouve avec les notes les plus basses de la classe.

Heureusement, Diane, incarnée par Marie Colomb, est là pour la soutenir. Très vite, elles deviennent binômes de prépa, comprenant vite que seules, elles ne pourront jamais réussir les concours. Pour Sophie, son rêve tient en un mot : Polytechnique, une grande école d'ingénieur. Et elle s'en donne les moyens en travaillant d'arrache-pied jour et nuit. Pas de loisirs : on mange ; prépa, on vit prépa et parfois même, on en rêve... Malgré tous ses efforts, Sophie est rongée par le doute : est-ce que je suis faite pour la prépa ? Et si j'allais à la fac ? Entre crise d'angoisse, rage, dévalorisation, le parcours de Sophie n'est pas une fonction linéaire. C'est dans ces moments que le mental fait la différence.

Le rôle de Sophie est incarné par Suzanne Jouannet, une jeune actrice sensible à laquelle on peut facilement s'identifier. Spontanée et énergique, elle porte ce film avec justesse. Maude Wyler, son exigeante professeure de physique, dépeint la pression que certains enseignants en prépa font peser sur les épaules de leurs élèves. On notera également l'effort des acteurs dans l'apprentissage de cette langue scientifique parlée tout au long du film qui pour moi restera un mystère à plusieurs inconnues.

*La voie royale* a été tournée au lycée de Saint-Juste à Lyon dans des couloirs et des salles dans lesquels se sont succédé des générations d'élèves de prépa. Ce film parlera à tous les élèves de prépa scientifiques, qu'importe leur âge, car ces années d'études vous marquent à jamais. J'ai vu ce film avec mon cousin Valentin. Tous les deux fils et fille d'agriculteur, nous avons fait une prépa, lui en maths et moi en lettres. Mon cousin s'est particulièrement identifié à Sophie : il a traversé les mêmes épreuves de doutes, les crises de paniques lors des devoirs sur table de six heures, les humiliations... Le réalisateur Frédéric Mermoud a choisi d'une mise en scène réaliste et authentique. Certains dénonceront les exagérations et l'image plutôt négative des classes prépas données à voir sur grand écran. Loin de vouloir dénigrer cette filière, il y a dans *La voie royale* une forme de vérité et de lucidité au sujet des classes préparatoires scientifiques. Tout le monde n'est pas fait pour les classes prépa comme tout le monde n'est pas fait pour la fac : aucune filière ne fait l'unanimité.

Faire un film sur la filière des classes prépa est un choix original et audacieux, peu de réalisateurs s'y sont risqués. *La voie royale* nous plonge dans un monde de la prépa sans concession, sans la dénigrer, il la montre telle qu'elle est : dur d'un côté, mais gratifiante de l'autre, car elle permet de dépasser ses limites et de s'élever. La prépa ce n'est pas uniquement une voie royale, c'est aussi une belle école de la vie.